UNE COMÉDIE DE MÉNAGE.

I

—Avoir supprimé la séparation par consentement mutuel, quelle sottise! dit le mari en jetant violemment son Code à terre.

—Nous aurions été si bien d'accord! ajouta sa femme en posant avec dépit sa tapisserie sur un coussin.

—Il nous faudra chercher autre chose, Agathe.

L'essentiel est d'arriver à rompre des chaînes qui nous pèsent à tous deux, Hippolyte.

Et tous deux se mirent à songer; elle, charmante encore dans son embonpoint léger de femme qui a passé la trentaine;—lui, beaucoup moins bien conservé, n'ayant ni gardé les grâces viriles de l'âge mûr, ni contracté le charme respectable, dont certains hommes tirent si bon parti pour amuser le déclin de leur beau temps. Tous deux gens de distinctions d'ailleurs; de bonne naissance et d'éducation parfaite.

Maintenant pourquoi se séparer?

Tout simplement parce qu'ils s'ennuyaient affreusement ensemble. Ce ne sont, au fond, ni nos qualités, ni nos défauts qui nous rendent supportables ou insupportables aux autres. C'est la façon dont ceux-ci sont bâtis pour jouir des unes ou accepter les autres. Autant les travers d'un être aimé nous charment, autant les perfections d'un être indifférent nous peuvent être odieuses. Notre couple trouvait que l'échange de deux indifférences n'est pas une raison suffisante de la vie commune. L'intimité, même purement extérieure, du mariage ne permet pas d'ailleurs cette indifférence réciproque. On se gêne et on se devient exécration l'un à l'autre par le seul fait qu'on se meut dans un cercle trop étroit pour ne s'y pas meurtrir mutuellement les coudes, au moindre mouvement.

C'était leur cas. Ils n'avaient aucun grief sérieux l'un contre l'autre et ne pouvaient se sentir. Tous deux, estimant qu'ils avaient gâché une bonne moitié de leur vie dans une union qu'aucune sympathie mutuelle ne cimentait, se réservaient l'autre, et la séparation, vu que le divorce n'est point permis, qui rend à chacun sa liberté, était, de tous points, leur fait.

II

—Il nous faut des sévices et injures graves, reprit le mari après une pause.

—Ou une peine infamante, mon ami, ajouta sa femme.

—Je ne me sens pas le courage d'aller voler des couverts.

—Alors des voies de fait, Hippolyte, je ne vois que ça.

Et devant témoins, encore, Agathe. Sonnez donc votre bonne.

—Appelez le cocher, je vous prie, il en faut deux.

Un instant après, Baptiste, le cocher et Césarine, la fille de chambre, entraient.

—Donnez-moi donc une claque, dit, en passant près de son mari, sa tendre moitié.

—Impossible, répondit tout bas Hippolyte. C'est plus dur que vous ne le croyez de battre une femme quand on n'en a pas l'habitude. Fi! L'ombre de mes aïeux retient, indignée, mon bras.

—Madame a besoin de quelque chose? dit Césarine.

—A quelle heure dois-je atteler, monsieur? dit Baptiste.

—Mais vous, Agathe, égratignez donc mon visage, sans toutefois m'arracher complètement les yeux, poursuivit le mari.

Elle prit une pose de panthère prête à bondir sur sa proie. Mais elle s'arrêta soudain, en riant

comme une jeune folle.

—Eh bien! qu'attendez-vous? dit Hippolyte.

—Je ne veux pas, répondit Agathe.

—Et pourquoi!

—Vous avez l'air trop bête.

—Que dois-je servir à Madame? insinua Césarine.

—Quel cheval dois-je atteler? interrogea Baptiste.

—Nous n'avons besoin de rien, fit péremptoirement monsieur le comte.

Et, quand les domestiques, assez étonnés, furent sortis, les deux époux dont la mauvaise humeur avait redoublé, se laissèrent retomber, Monsieur dans son fauteuil et Madame sur le canapé qui gémit.

III

Ce fut Madame qui rompit de nouveau le silence.

—Avez-vous regardé Césarine tout à l'heure, Hippolyte?

—Ma foi, non.

—Eh bien, vous avez eu tort.

—Pourquoi ça?

—Parce que cette fille est absolument jolie. Une chevelure superbe, des dents éblouissantes de blancheur, une aimable expression de visage, une tournure magnifique. Bien que pleine de réserve, je ne la crois pas absolument farouche.

—Voilà qui m'est fort indifférent.

—Tant pis! Car si vous le vouliez, nous trouverions là le cas que nous cherchons. Vous êtes l'amant de ma bonne et le cas est compliqué d'une grave injure; tout ça, mon ami, sans que vous ayez même la peine de sortir de chez vous. Ah! voilà qui est gentil!

—Moi! l'amant de Césarine!

—Certainement. Quand on la verra à l'audience, personne n'aura envie de rire de vous. Une belle créature, monsieur, et qui fera grand honneur à votre goût.

Quel rôle me proposez-vous là, Agathe? Commettre une excellente fille comme cela, pour rien. Pouah! L'ombre de mes aïeux en frémit, révoltée, dans leur tombeau.

—Vous êtes bien embêtant, Hippolyte, avec l'ombre de vos aïeux.

Et tous deux retombèrent dans une muette mélancolie.

IV

—Mais vous, madame, reprit brusquement monsieur, pourquoi ne prendriez-vous pas un amant?

—Ah! monsieur! vous allez peut-être me proposer Baptiste?

—Non! ma petite Agathe, pas Baptiste du tout. Nous avons mieux que cela à vous offrir. Il faut bien cependant nous faire une raison, ma chère. Si ni l'un ni l'autre ne consent à se donner un tort vis-à-vis de son adversaire, nous n'avons plus qu'à rester éternellement ensemble.

—Ça, jamais!

—Eh bien considérons donc les choses froidement. Puisque l'un de nous deux doit être en défaut vis-à-vis de l'autre, il vaut infiniment mieux que ce soit vous qui en preniez la peine. D'abord parce que cela vous sera beaucoup plus facile et agréable qu'à moi, et ensuite parce que le dévouement est le rôle de la femme, dans un bon ménage. Dévouez-vous donc, Agathe, pour le bonheur commun et...

—Allons, si vous y tenez absolument. Mais avec qui?

—Je vous ai dit que j'avais une idée. Que penseriez-vous d'Alfred?

—Moi?... rien... Depuis dix ans, qu'il vient ici presque tous les jours, je ne sais pas seulement comment il a le nez fait. Est-ce qu'il est bien?

—Charmant! Distingué! Prévenant avec cela...

Et puis, si j'en crois la légende... L'amant idéal, ma chère, le prince Charmant des féeries, un rêve.

—Mais croyez-vous qu'il voudra s'y prêter?

—Allons donc! allons donc! ne faites pas de fausse modestie, Agathe.

—Va donc pour Alfred, puisque vous m'en répondez. Avouez que je suis bonne pour vous, Hippolyte!

—Un ange! mon Agathe! un ange! ah! merci! merci!

Et le mari, au comble de la satisfaction, mouilla de larmes de reconnaissance, les belles mains de sa femme.

V

La joie le rendait facétieux. Il n'avait pas fait trois pas hors de chez lui que, rencontrant Alfred, qui s'y rendait, fronça le sourcil d'une façon qu'il croyait comique, et d'une voix où tremblait une colère simulée sur l'intention de laquelle il ne pensait pas qu'on se pût méprendre:

—Halte-là, monsieur, dit-il, on ne passe pas.

—Alfred qui était moins brave que le chevalier Bayard, fit un saut de terreur en arrière.

—Ah! vous aimez ma femme! poursuivit Hippolyte qui trouvait sa plaisanterie fort spirituelle. Alfred devint pâle comme un mort et balbutia:

—Qui vous l'a dit?

—Comment! qui me l'a dit?

Hippolyte changea à son tour de couleur. Sa voix aussi devint moins assurée.

—Depuis combien de temps, Alfred? demanda-t-il sur un ton vraiment sérieux cette fois. Je sais tout et si vous mentez, vous êtes mort.

—Depuis six ans environ, répondit Alfred qui décidément n'avait rien d'un matamore.

Hippolyte répéta machinalement:

—Depuis six ans!

Une maison à six étages avec quelques couvreurs sur le toit lui serait tombée sur la tête qu'il n'aurait pas été plus parfaitement abasourdi. Lui qui venait de se donner tant de mal pour décider sa femme à avoir un tort envers lui!

Et l'infâme Alfred fut congédié d'un geste plein de dignité.

Hippolyte se venge. Il est devenu d'une jalousie féroce et ne laisse plus personne approcher sa femme. Il la condamne à être une irréprochable épouse en étant lui-même le plus dévoué des maris et ne veut plus s'en séparer. Pas de prétexte à séparation! Ils mourront indissolublement unis et il a poussé la cruauté jusqu'à faire édifier un caveau mortuaire dans lequel il a juré de forcer les cendres de sa femme à la compagnie des siennes, et dont la pierre porte déjà leurs noms entrelacés parmi des couronnes de lierre, emblème des affections éternelles.

FÉLIX.

LA LÉGENDE DU DERNIER BAISER.

Oh! de celle dont je vais vous dire le nom et l'histoire,—la si courte histoire!—vous n'auriez jamais su l'histoire ni le nom si elle n'était partie à quinze ans vers le pays sombre où l'on ne sourit plus faute de lèvres, où l'on ne pleure plus, faute d'yeux.

Quelle fatalité plane donc sur ces enfants radieuses qui nous apparaissent au matin de la vie, et s'éteignent après nous avoir donné la flamme, et meurent après nous avoir révélé l'amour! Terrestres Eloas, Graziellas paradisiaques, jeunes filles du ciel issues, qui donc vous y rappelle? Vous semble-t-il que l'azur ait trop peu d'étoiles, la terre trop de fleurs? Belles, compatissantes, et si ten-